

**Journée d'étude
« Les frontières de l'intime »
7 novembre 2005**

Intervention de Madame Charlotte HERFRAY

FRONTIERES ET SEPARATIONS

le furet

DU SENS DES MOTS

Le terme *frontière* désigne au premier chef ce qui sépare un territoire d'un autre. Les animaux balisent leur territoire avec leurs excréments. Chez les humains, la frontière est désignée par des paroles. Dans les deux cas, il s'agit de limites qui séparent des lieux différents. Le signifiant « frontière » permet de désigner des limites.

Les frontières peuvent être naturelles : des forêts, des cours d'eau, des mers et de montagnes les rendent tangibles. Mais il y a aussi des frontières juridiques qui ordonnent les règles constituantes des institutions que les humains se sont données pour vivre ensemble. Enfin, il y a les frontières imaginaires dont notre entendement est habité et qui servent de filtres à nos perceptions. Soulignons l'étymologie militaire du terme : on parle du front d'une armée et l'on dit qu'il faut faire front, face à l'ennemi. Dans ce cas, il s'agit de l'affronter. Ainsi le langage nous offre-t-il des signifiants pour délimiter ce qui est de l'ordre d'un ici et d'un ailleurs, d'un intérieur et d'un extérieur. Si nous nous laissons porter par ces signifiants nous accédons à toutes sortes d'évocations évoquant la séparation entre de l'un et de l'autre, un ici et un ailleurs, le pays d'un autre, le lieu de l'autre, l'étranger, le familier etc.

En ce qui concerne le terme de *limite* les étymologies nous apprennent qu'on désignait ainsi le chemin qui bordait un domaine, le sentier entre deux champs. L'origine agricole du signifiant fait penser à un chemin qui borde un terrain, une propriété, un territoire, voire un pays. Ainsi sommes-nous ramenés à l'évocation de la matérialité d'une frontière, aux bornes qui limitent un champ, un territoire. Soulignons que c'est vers 1539 que le terme de « limite » sera employé au sens figuré, dans l'expression « à la limite » ou dans celle de « cas limite », puis bientôt dans celle de « liminaires » (désignant un seuil, un début), enfin celle de « préliminaires ». Ainsi pouvons-nous repérer quelques étapes dans le sens que vont prendre les notions de frontière et de limite, ce qui illustre cette aptitude à la métaphorisation des « parlêtres » que nous sommes (pour reprendre un signifiant fort opératoire de Jacques Lacan).

Les termes de « frontière » et de « limite » sont les marqueurs matériels et métaphoriques de la séparation et de la différence. Les signifiants séparent. La nomination différencie.

DU TRAITEMENT SOCIAL DE LA DIFFERENCE

Nous pouvons repérer trois traitements possibles de la différence. Le premier est hiérarchique : il laisse entendre qu'il y a du plus et du moins et que l'appartenance à une catégorie ou à une autre gratifie ceux qui en font partie d'un « plus » ou d'un « moins ». Ce traitement hiérarchique outre l'idée de ségrégation signifie implicitement que ceux qui sont « plus » se situent à un niveau plus élevé que ceux qui sont moins. La différence entre les sexes, entre les classes sociales, entre les religions etc. est très souvent traitée sur le mode de la hiérarchie. Un tel traitement engendre des luttes : l'enjeu de ces luttes et des tensions qui vont se faire jour entre les uns et les autres ont pour objet l'exercice d'un pouvoir.

Le second traitement possible est oecuménique. Il implique la croyance que nous sommes tous pareils et que nous pourrions nous partager la terre et le pouvoir. Cette croyance s'accompagne d'une grande cécité sur la réalité des différences et des limites de chacun. Elle est un déni de la réalité. Elle est aussi un déni de la vérité du désir des êtres et des forces de la négativité dont ils sont habités. Elle véhicule de la confusion et une grande ignorance quant à la représentation du monde et des rapports entre les humains. Aussi nourrit-elle de nombreux fantasmes, gommant les effets incontournables des fractures réelles et imaginaires qui séparent les êtres les uns des autres. Ce déni de la réalité, qu'elle soit sociale, culturelle ou psychique, est corrélatif à un déni des effets du désir et de la jouissance, tout particulièrement celle qui résulte de l'exercice du pouvoir ou celle que la haine peut apporter au sujet de l'inconscient. De ces méfaits, l'histoire ne cesse de nous offrir des exemples terrifiants.

Le troisième modèle invite à une analyse dialectique d'une réalité non exempte de négativité sur laquelle il importe de ne pas s'aveugler. Différences et tensions sont le reflet des contradictions dont cette réalité est constituée : leur prise en compte et leur mise en problème est un passage obligé pour tenter un dépassement des contradictions. L'enjeu de ce modèle est de permettre le « vivre ensemble ». Et pour que le « vivre ensemble » l'emporte sur la guerre et la destruction, pour que la vie l'emporte sur la mort, tout un travail de la pensée est nécessaire, afin de permettre aux êtres de promouvoir des choix susceptibles de dépasser les contradictions en inventant des solutions nouvelles et inédites. Seul le dépassement dialectique des contradictions ouvre les perspectives de la création au détriment de la destruction. Le modèle dialectique inscrit nos analyses dans une dynamique du devenir... Et, dans cette dynamique, il faut savoir perdre quelque chose en échange de gains nouveaux escomptés. Travailler dans une perspective de

dépassement de nos contradictions, sans trahir ni notre désir ni notre devoir, permet quelquefois des trouvailles qui sont autant de conquêtes culturelles. Aboutir à une synthèse qui permet de dépasser les contradictions au lieu de les opposer est une gageure qui ne peut se soutenir que de notre désir de promouvoir un plus d'humain dans notre monde injuste et trop souvent inhumain. Seul ce désir pourra nourrir notre obstination à être des « passeurs d'humanité », ce qui implique l'acceptation des frontières et des limites entre les êtres en même temps que la *trans-formation* de la nature de leurs rapports.

LES DIFFERENCES SONT MULTIPLES.

Elles sont inscrites dans réel de notre corps : âge, sexe, handicaps, morphologie et traits apparents. Elles nous donnent un statut social que nous ne choisissons pas et dont chacun fera autre chose, selon ce qu'il est. Dans la « maison de Freud », on posera toujours la question du rapport que chacun entretient avec son statut. Différents rapports sont possibles, entre la soumission et le refus, en passant par un travail d'enrichissement symbolique qui est fonction des « talents » dont chacun de nous est le dépositaire, mais aussi du désir dont il est habité.

D'autres différences sont liées à la réalité sociale et culturelle. À ce moment, nous sommes souvent aliénés aux images et aux représentations véhiculées par les discours de notre entourage, mais aussi par les discours dominants portant sur le traitement de la hiérarchie sociale, l'appartenance religieuse, les idéologies, les convictions, la couleur de la peau, les modèles culturels et les pratiques religieuses. Soulignons que ce qui sépare le plus les êtres ce sont les préjugés qui les habitent et leur vision stéréotypée du monde. Seuls des effets de rencontre et des échanges peuvent aboutir à la reconnaissance de la différence et à la perte de certains préjugés. C'est ainsi que se construit le respect. L'étymologie de respect nous enseigne qu'il s'agit de « regarder l'autre avec reconnaissance ». Mais pour le reconnaître il faut le connaître.

Le respect d'autrui implique aussi que nos discours soient imprégnés d'une grande rigueur épistémologique et éthique, sinon ils ne sauraient être que des injonctions ou des tromperies, même involontaires. Sans rigueur, les échanges risquent de n'être que de faux échanges, car ils mettent entre parenthèses le fait que les théories sont plurielles et qu'elles sont toutes sous-tendues par des présupposés différents. Pour éviter les confusions et pour respecter les limites de chaque discours, il faut bien que chacun laisse

entendre *d'où il parle*. Sinon les échanges et les débats ne sauraient être que des affrontements stériles et incohérents ne permettant pas d'avancer en connaissance. En outre, pour que des échanges puissent s'établir, il faut un minimum de valeurs communes. Je me permets à ce propos de rappeler une remarque de Jean-Pierre Vernant : « On ne peut pas discuter de recettes de cuisine avec des anthropophages ! »

CE SONT LES DIFFERENCES QUI FONDENT NOTRE IDENTITE.

Dans la question du « Qui suis-je ? » il y a des facteurs objectivables. Ceux que nous venons d'énumérer ci-dessus en font partie. Mais il y a aussi des facteurs très subjectifs, très intimes, où l'inconscient est de la partie et où s'origine la manière dont, coupé de l'autre, nous élaborons notre spécificité, notre rapport à nous-mêmes, notre lien à nous-mêmes, capacité à nous accepter comme nous sommes. Comment nous supporterons-nous ? Sur fond d'un narcissisme sans faille qui nous invite à nous mettre au « centre du cercle » et à devenir un objet d'amour pour nous-mêmes ? Et où, pour être plus exact, nous prenons notre image (celle du miroir) comme objet d'amour ? Ou bien, dans la dialectique du lien « haine-amour » qui est reconnu dans la « maison de Freud » comme source et soubassement du lien social, sera-ce la haine qui va l'emporter dans notre rapport à nous-mêmes ? Si tel est le cas comment pourrions-nous favoriser l'assomption de ce minimum d'amour envers soi qu'il faut pour vivre ?

Dans la dialectique de « l'hainamoration » (là encore, la reprise d'un néologisme lacanien s'avère utile) où nous reconnaissons un héritage pré-oedipien, certains ne peuvent se libérer de la détestation qui conduit à la destruction de soi. D'autres sauront découvrir ce minimum d'amour envers soi qui permet de dire oui à la vie. Certains restent dans la haine d'autrui. D'autres sauront aimer suffisamment les « figures d'autorité » qu'ils vont rencontrer, pour introjecter les idéaux que ces figures représentent, afin de nourrir cet « Idéal du moi » qui est un Idéal pour le moi, autour duquel les humains se structurent. Chacun acquiert à sa manière son identité propre qui le différencie d'autrui. C'est là où il puisera l'énergie qui lui permettra ultérieurement de prêter « main forte » à d'autres chez qui son intuition aura su repérer le même combat. Notre identité est la résultante d'un certain nombre d'identifications qui sont « l'expression première d'un lien affectif une autre personne » (selon Freud) et que la théorie freudienne désigne comme des actes psychiques inconscients.

NOTRE RENCONTRE AVEC LA DIFFERENCE ET LE RETOUR DU REFOULE

Dans toute rencontre, notre subjectivité est engagée. De plus, comme le dit si simplement Emmanuel Lévinas : « L'autre est toujours une énigme ». Mais pour que rencontre il y ait, il faut être prêt à donner et à recevoir, à perdre des préjugés, à accepter ses limites propres et la part de solitude qui en résulte. Sans différences, il n'y a rien à échanger.

La rencontre avec la différence peut être parlée de différentes manières et par rapport à différents référentiels théoriques. Ce qui serait particulièrement grave c'est de s'en tenir à un discours purement idéologique. Les idéologies, qui sont des croyances collectives, ne nous permettent pas de disposer de repères fiables et exacts, car elles nous dessinent un monde tel qu'on le voudrait et non tel qu'il est. Elles ne peuvent que satisfaire notre éperdue envie d'être rassurés ce qui ne peut qu'entretenir nos illusions. Les illusions ne nous permettent pas de nous armer, en connaissance de cause, pour le vrai combat.

Dans la « maison de Freud », on nous a enseigné (sur fond d'une abondante clinique) que toute rencontre avec autrui se joue sur fond de souvenirs inconscients. Ainsi le retour du refoulé vient-il enrober l'expérience de toute rencontre, en réactualisant ce qui s'est inscrit lors de nos premières rencontres. C'est ce que Freud a appelé le transfert : ce concept spécifique de la psychanalyse désigne la réactualisation d'affects liés à nos premiers liens objectaux et qui font retour dans l'actualité de toute nouvelle rencontre. Ainsi, du point de vue de la théorie psychanalytique, la sympathie, l'antipathie, la confiance et la méfiance ne sont que des effets de transfert. Sur fond de transfert, l'autre nous apparaît comme bienveillant, comme malveillant ou comme menaçant. Il peut aussi être invisible à nos yeux. Nous lui faisons confiance ou nous le craignons : ce ne sont là que des effets de transfert. En fait chacun de nous, dans le transfert, représente un autre. Il peut aussi représenter cet Autre des origines (nommé par Lacan « grand Autre »), celui auquel dans notre fantasme nous reconnaissons souvent, sans raison, la puissance et la connaissance.

DE L'IMPORTANCE D'UN LIEU POUR LE « CONTROLE » DU TRANSFERT

Dans les métiers de relation, il est important qu'il y ait un lieu pour parler des difficultés inhérentes à nos fonctions. Il est important de pouvoir analyser, autant que faire se peut, notre transfert et ses effets, le nôtre et celui d'autrui à notre égard, afin de ne pas rester aliéné à des effets qui nous trompent sur la nature de nos relations. Un tel lieu doit nous

permettre de prendre la nécessaire distance pour assumer nos fonctions professionnelles car la sympathie et l'antipathie qui nous sont adressés s'adressent en fait à un autre (Autre ?) que nous ne faisons que représenter. Il serait fâcheux que nous prenions ces manifestations à la lettre, comme nous étant adressées à nous.

En fait, toute rencontre confronte à de la différence et pour entendre ce qui nous est dit il ne suffit pas d'écouter. En effet, le piège, dans lequel nous tombons trop souvent, c'est de prendre à la lettre ce qui nous est dit, ou de croire que nous pourrions comprendre l'autre, alors que nous ne faisons qu'interpréter ce qu'il nous dit à l'intérieur de nos propres catégories d'entendement. Le « pays de l'autre » (qu'il soit matériel ou spirituel) nous est inconnu. Il nous faut apprendre à le connaître pour pouvoir entendre de quoi il est question. C'est pourquoi nul ne peut se mettre à la place d'un autre.

La référence au modèle dialectique nous invite à prendre en compte que la limite peut aussi bien susciter la rupture, la guerre, le meurtre, comme elle peut susciter l'échange symbolique et le dépassement des contradictions ouvrant la voie de la création, seul moyen pour que du neuf puisse advenir. En fait, ce qui sépare c'est aussi ce qui relie... Distinguer les choses pour ne pas les confondre permet aussi, quelquefois, de les articuler.

QUATRE DOMAINES OU LA CONFUSION EST REDOUTABLE

Le premier de ces domaines a pour objet la séparation entre l'ère privée et l'ère publique. Ce qui est privé ne regarde pas tout le monde. L'ère privée c'est la première que nous avons connue : il s'agit de la famille. Et même dans cette ère privée la privatisation de l'intime de chacun se doit de pouvoir exister. Là ce sont les parents qui donnent le ton. Etre père et mère implique l'exercice de fonctions spécifiques pour que l'enfant puisse acquérir les repères indispensables qui lui permettront de différencier ce qui doit l'être. L'importance du « non » des parents qui vient signifier l'interdit, comme celui du « non » des enfants qui vient signifier qu'il est un être désirant, sont des conditions nécessaires pour que s'opère l'indispensable séparation des uns et des autres, dans le respect de chacun. Les signifiants ont pour fonctions de délimiter les aires des uns et des autres afin de favoriser le « vivre ensemble ». Les ancêtres ont une fonction instituante à l'égard de leurs descendants. C'est à eux de leur transmettre le respect des droits et des devoirs. Sans respect, des uns pour les autres, sans respect des limites qui garantissent la liberté de chacun, les membres de l'espèce humaine ne sauraient acquérir le « sens de la Dette »,

condition essentielle pour que liberté et responsabilité cohabitent. Le « sens de la Dette » est un élément structurant de la vie psychique des membres de l'espèce humaine.

Notre héritage familial devrait nous permettre de séparer ce qu'il en est de l'intime et de l'extime, du collectif et du singulier, du privé et du public. Tout n'est pas équivalent. Tout ne peut pas être dit à tout le monde. Tout ne peut pas être exposé à tous les regards. La part intime qui appartient à chacun, son jardin secret, ne saurait être divulgué à tous. Le respect humain minimal que l'on doit à quelqu'un c'est de ne pas le déposséder de ce qui lui appartient, à lui seul. Ainsi il ne saurait être question de divulguer ce que quelqu'un a confié à un autre à qui il a fait confiance (dans le fil du bois du transfert). Seul cet autre, à qui fut adressée la confiance, est en demeure d'y répondre. Bien sûr il s'agit ici de ce qui relève de la parole d'un sujet et non ce qui relève d'évènements factuels qui concernent tout le monde et qui ne sont pas forcément de l'ordre du secret.

Le troisième domaine où la confusion s'avère redoutable est celui entre le conscient et l'inconscient, ces deux lieux qui constituent le psychisme humain. Toute confusion entre ces deux lieux ne saurait être que signe de délire, de démence, voire de psychose.

Le quatrième domaine où la séparation est indispensable c'est celui du sacré et du profane. Le sacré, de « sacer », désigne une part « réservée » à laquelle tout le monde n'a pas accès. Il y a ainsi, dans la hiérarchie des objets de l'univers, des lieux soustraits aux regards profanes et dont l'accès exige le parcours d'un long chemin initiatique où le travail et l'étude auront permis d'acquérir des informations qui ne sauraient être divulguées sans précautions. Il faut bien que la vie nous enseigne selon le rythme qui convient à chacun et selon ses possibilités. L'apprenti sorcier, ignorant des exigences éthiques dont le savant est habité, ne saurait utiliser sans grands dommages, les formules que celui-ci a élaborées. Goethe le rappelle dans le Prologue de son Faust, à propos de l'étudiant qui questionne : « On ne peut pas tout dire à ces garçons » !

Il y a, au niveau des droits et des devoirs, une part sacrée à préserver. Celle au-delà de laquelle notre humanité se délite. Les humains, non programmés par l'instinct, ne trouvent leur liberté qu'en se soumettent à des exigences éthiques fondamentales. Ce sont elles qui leur interdisent de manger ceux qu'ils aiment, de sacrifier leurs enfants à la naissance. Ce sont elles qui obligent à rendre des devoirs à leurs morts, à témoigner un minimum de respect à leurs ancêtres. Dans toutes les cultures, la mort se signifie aux vivants en exigeant un traitement spécifique pour les nouveaux-nés et pour les défunts. Toutes les cultures ont des coutumes et des rites qui permettent de signifier, qu'au-delà des lois de la

cité, il y a des choses qui se font et d'autres qui ne se font pas. Ce traitement peut être plus ou moins élaboré, plus ou moins complexe. Mais il exige respect et déférence.

Une seule fois dans l'histoire, dans un des pays les plus cultivés d'Europe, au cours de la dernière guerre, une limite sacrée a été franchie : on a vu l'Europe assassiner ses Juifs ! Un tel crime, qui dépasse l'entendement, serait-il le signe d'un délitement irréparable qui frappe nos civilisations humanistes ? Signerait-il le dépassement d'une limite sacrée, dépassement avec lequel nous n'en avons pas fini, car si une telle chose a été possible, comment tout ne serait-il pas permis désormais ?

CONCLUSION.

Le « vivre ensemble » est bien le grand problème de tous les temps. Il se présente sous des formes particulièrement difficiles de notre temps. Comment maintenir des lieux où des rencontres entre êtres différents sont possibles, rencontres médiatisées par le souci de permettre une meilleure institution humaine des enfants qui vont grandir dans le nouveau monde qui est en train de se mettre en place ? Comment sauvegarder en ces lieux une parole « ni avare, ni haineuse » (Victor Hugo dans « Booz endormi) mais aussi une parole non trompeuse ? Comment favoriser les échanges avec des parents et entre des parents d'origines culturelles différentes, perdus dans une société où le virtuel des images favorise la jouissance de l'ignorance ? Comment rompre avec nos mots le poids des ignorances et des confusions dont l'esprit de nos contemporains est habité et contre lequel nous tentons de lutter avec les armes dérisoires dont nous disposons ? Les rencontres entre ceux qui restent préoccupés des questions de l'acculturation de leurs descendants, du développement de leur sensibilité et de leur intelligence, de leur survie psychique et de leurs capacités à découvrir que la vie peut avoir un sens (au moins celui que leur désir lui donnera), de telles rencontres sont plus que jamais nécessaires. Elles ne peuvent se dérouler sans débats. Et tout débat met en lumière des différences, des contradictions et des limites. Car tout débat implique des affrontements, ce qui ne peut que gêner notre aspiration au consensus généralisé. Mais il faut bien savoir perdre quelques illusions car « la vie n'est pas un long fleuve tranquille ! » Et nous n'avons pas fini, avec la part de solitude inévitable qui revient à chacun, de chercher notre « juste place » afin d'assumer, sur le plan privé et public, là où nous vivons notre quotidien et là où nous travaillons, comment être fidèle à la cause qui nous réunit : celle de la transmission d'un humanisme susceptible de résister à la société marchande.